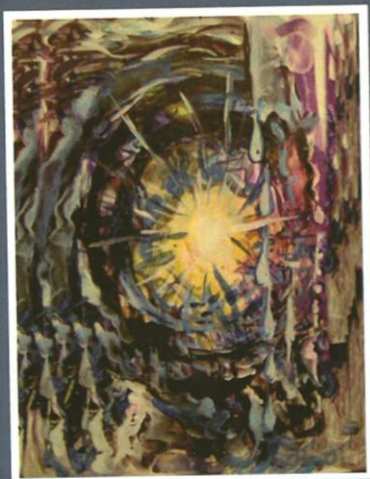


Sous la direction de
Louis Bertin AMOUGOU

LA MORT DANS LES LITTÉRATURES
AFRICAINES CONTEMPORAINES



Harmattan
Cameroun

**La mort dans la littérature contemporaine algérienne :
Yasmina Khadra, Aziz Chouaki, Boualem Sansal, Amin
Zaoui.**

Jean-Christophe Delmeule

Peut-on écrire la Mort ? Marquer dans les lignes et les livres le récit d'une fin tout aussi radicale qu'innommable ? Tenter d'approcher ce non-lieu de l'existence pour en découdre avec les mots ? Donner au néant sa part maudite, quand elle désigne ceux qui vont mourir, dans cette exclamation qui devient chez Khadra le titre d'un roman : *Morituri*. Un titre aux échos sombres de l'Histoire quand elle s'inscrit dans la violence quotidienne. Un geste aux accents épiques qui désignent ceux qui sont déjà (con)damnés. Albert Memmi l'avait écrit dans son *portrait du colonisé*, tout comme Franz Fanon dans *Les damnés de la terre* ou Mohamed Dib dans *Un été africain* : « *Jamais les forces qui tendent à aliéner l'être humain ne sont aussi contraignantes qu'en régime colonial.* »¹

Quel César les Algériens pourraient-ils saluer, et les écrivains mettre en scène ? Il y aura le meurtre, la folie, le délire. Il y aura la maladie qui ravage, l'extrémisme religieux, le détour des passions. Chacun à sa manière tentera de dire cette catastrophe, ce désastre, qui n'est certes pas le privilège de l'Algérie, mais qui a trouvé en elle l'expression paroxystique de la violence assassine. C'est à la fois le retour des événements du passé et l'inscription littéraire d'un drame beaucoup plus général. Comme si la colonisation de 1830, les émeutes de Sétif, la guerre d'indépendance de 54 ou le chaos sanguinaire des années 90 venaient attiser les styles et faire buter les phrases sur le mur des incompréhensions. La Mort ici est triple, au moins triple : d'avoir été saturée par l'Histoire ; de donner une démesure à ce qui est déjà démesuré ; de provoquer ces écritures qui vont tourner, amplifier, faire chanter l'excès. Entre le repli sur soi et l'hypertrophie, entre le partage des élans collectifs et l'affirmation des individualités. Ainsi faudra-t-il interroger les textes qui cherchent à mettre en forme ce qui échappe à la pensée de la forme, et qui voudraient circonscrire les déchaînements de l'infini.

Yasmina Khadra a décidé de prendre un pseudonyme. Qui aujourd'hui est connu de tous. Il demeure ce jeu du féminin quand il

¹ Mohamed Dib, *un été africain*, Editions du Seuil, Paris, 1998 (1^o édition 1959), p. II.

expose une écriture qui fait de la mort brutale une compagne et un personnage récurrent. Déjà ce désir de creuser un sillon et d'organiser dans la répétition des crimes la fréquentation lyrique d'un moment unique et insaisissable. Comme si *Le dingue au bistouri* était un peu le dingue à la plume, ce commissaire Llob qui est le seul à pouvoir entendre la voix de l'horreur :

« - *Inspecteur Llob ?*

- *Commissaire, je corrige.*

Un instant de flottement, et la voix reprend :

- *Je t'invite à suivre en direct la mise à mort d'un être humain. »¹*

L'œuvre de Khadra comprend trois volets principaux : les romans policiers (ex : *Double blanc*), les livres autobiographiques (ex : *L'écrivain*) et les récits consacrés à la violence du Proche et du Moyen Orient (ex : *L'attentat*). Si ces derniers sont caractérisés par un style sobre, parfois didactique, il n'en est pas de même pour les premiers, véritablement novateurs. *San Antonio* n'est pas loin, mais un San Antonio qui vivrait dans un pays livré à la mort, dans un jeu de retour du refoulé.

Aziz Chouaki est un écrivain de la mémoire. Une mémoire entrecroisée. Dans *Les Oranges* il avait alterné les chapitres, pour mieux éclairer les reflets et les trajets, pour mieux vivifier ce qui de l'horreur est ancré dans le passé et l'humiliation. Privés de leurs noms, de leurs droits, de leur dignité, les Algériens n'ont pas échappé à la violence. Aux violences, multiples mais redondantes. Chaque fois une autre, chaque fois la même. Des Français au FLN, du FLN au FIS. Dans une longue énumération des atrocités. Ici encore la Mort est répétée, le récit est incantatoire, désamorcé en son centre, plongé dans l'absence du sens :

La longue, et terriblement encore ouverte, liste :

- *Tahar Djaout, écrivain, deux balles dans la tête ;*

- *Abderrahmane Chergou, homme politique, à coups de couteau ;*

¹ Yasmina Khadra, *Le dingue au bistouri*, Ed Flammarion, collection « J'ai lu », Paris, 1999, p14.

- Youcef Sebti, poète, égorgé ;
- Laada Flici, écrivain, par balles dans son cabinet ;
- Katia, seize ans, violée, déchiquetée, décapitée ;
- Le professeur Bousebci, psychiatre, balle dans la tête ;
- Cheb Hasni, Raï love, par balles, Oran ;
- Yasmina Drici, journaliste, égorgée, belle ;
- Said Mekbel, journaliste, par balles ;
- Hamid Mahiout, torturé, décapité, ont exposé sa tête sur un piquet dans sa cité ;
- Abdelkader Alloula, dramaturge populaire, par balles¹

Sans oublier les dizaines, vingtaines, trentaines, centaines de victimes anonymes. Plus qu'un livre, un hommage aux disparus, une traversée morbide et douloureuse dans un cimetière. La Mort, les morts. Présentés comme des martyrs ? Ou plutôt, outrageusement qualifiés par la façon dont ils ont été assassinés, dans une obscénité qui les dépossèdent et les exposent en nudité.

Comment ne pas penser à nouveau à l'essai de Franz Fanon, lorsqu'il étudie les clichés et les représentations que les colons développaient pour parler des Algériens. Dans *De l'impulsivité criminelle du Nord-Africain à la guerre de Libération nationale*², il énumère les comportements supposés des Algériens. *L'Algérien tue fréquemment, l'Algérien tue sauvagement, l'Algérien tue pour rien*. Et de rappeler :

*C'est en 1935 que le Professeur Porot devait définir les bases scientifiques de sa théorie. Discutant le rapport Baruk sur l'hystérie, il signalait que - l'indigène nord-africain, dont les activités supérieures et corticales sont peu évoluées, est un être primitif dont la vie essentiellement végétative et instinctive est surtout réglée par son diencéphale*³.

¹ Aziz Chouaki, *Les oranges*, Editions mille et une nuits, 1998, p72.

² Franz Fanon, *Les damnés de la terre*, Folio Gallimard, 1991, (1^o édition 1961), pp 350-354.

³ *Ibid*, p 357.

Du *Serment des barbares* au *Village de l'Africain* en passant par *L'enfant fou de l'arbre creux*, Boualem Sansal fait croître ce bubon des épidémies, laissant pourrir la verve et fleurir les dérégulations de l'absurde. Mais d'une absurdité qui fait de la mort un commerce, au sens de la relation, une épouvante et un symbole. Dans *L'enfant fou de l'arbre creux* aux résonances profondément métaphoriques, il y a ces deux condamnés à mort, l'un Français, l'autre Algérien. Deux histoires qui se croisent et se nourrissent, qui font du dialogue entre les deux prisonniers un dialogue avec la mort, toujours là, toujours repoussée pour mieux affirmer sa présence. Finalement écrire sur la mort, écrire la Mort c'est surtout pratiquer cet art de la proximité mise à légère distance, cette énonciation de l'impossible quand il devient le seul mouvement certain. Ici on ment comme on respire, on ment bien plus que l'on respire, car respirer est devenu impossible. Détournement des vies, fausses accusations, procès truqué, cynisme du meurtre. Vivre du sursaut de celui qui ne vit plus. Peut-être mourir avant d'être mort, parcourir un espace préalable qui fait du souffle un espoir tronqué, un jonglage traqué. Coexistence de ces deux calendriers qui se nient l'un l'autre, mais qui dénie au temps toute possibilité de calcul. Comment mourir quand la datation est devenue imprécise ? Comment vivre dans ce pays de l'anarchie organisée ? Lambèse est une prison. Les Aurès une chaîne. Celle qui fait office de souffrance :

« Enchaînée aux Aurès, qui sont au pays ce que l'épine est au pied, la nation vit des crises à répétition. »¹

Qu'est-ce que la mort, sinon le récit qu'en font les vivants. :

« Nous n'étions tenus que de porter le message. C'est fait. »²

C'est fait ou c'est défait. Il vaut mieux en rire.

Amin Zaoui est l'auteur de ce rire. Mais d'un rire silencieux, comme en dedans de la tête, en dedans du récit. Une observation moins truculente, plus insinuée. De brouillage en brouillage s'affirme le dérapage des sens. Femmes nationalisées et offertes à la prostitution dans *La Razzia*, petit enfant mâle soumis au regard de sa mère dans *Soumission*, nouveau prophète qui invente la religion du vagin dans *Haras de femmes*. La mort, ici, est toujours liée au désir, aux passions,

¹ Boualem Sansal, *L'enfant fou de l'arbre creux*, Gallimard, Paris, 2000, p17.

² *Ibid*, p290.

à l'amour. Dans *La culture du sang, fatwas, femmes, tabous et pouvoirs* Amin Zaoui le rappelle :

« *Je n'écris pas l'histoire, mais le diseur raconte: Un jour la Kaaba sainte et profane trompa les poètes, ses poètes. Elle est dure et blessante, ajoute le griot, cette trahison de la part de la –Maison de Dieu-. L'appétit et la volupté de la narration aidant, le griot met sa gorge à l'endroit, prend le risque et goûte la saveur de la mort lascive* »¹

C'est peut-être ailleurs, mais dans le même esprit qu'il faut chercher à comprendre ce que cette littérature offre comme perspective de dépassement mais aussi comme revendication esthétique. Dire, dire encore la poésie. Affronter la mort au-delà des écrans :

*Buvons, car le Ciel avide
de ta perte et de la mienne
Nourrit un dessin perfide
contre ta vie et la mienne.
Parmi la jeune verdure
dégustons le vin ardent
L'herbe poussera longtemps
Sur tes cendres et les miennes².*

Comme un collier tissé qui ne se réduit à aucun de ses maillons, comme un maillon articulé dans le souffle et la poésie. Voix qui chante et déchante, voix qui enchante malgré ce cœur forgé des disparitions et des absences. Exil traqué des faiblesses, nostalgie d'une liberté. Au poète Jean Amrouche, qui proclamait son appartenance ontologique à la Kabylie répond la parole de Mouloud Mammeri : « *On disait : les morts ne nous quittent pas tout de suite, ni tout à fait.*

¹ Amin Zaoui, *La culture du sang, fatwas, femmes, tabous et pouvoir*, Le Serpent à plumes, Paris, 2003, p. 27.

² Omar Khayyâm (1078-1131), *Cent un quatrains de libre pensée*, traduit du persan et présenté par Gilbert Lazard, Gallimard, connaissance de l'orient, 2002, p. 31.

Invisibles mais présents, ils restent encore et quelque fois longtemps à errer parmi nous. »¹

1-Yasmina Khadra : La part du Mort

« Mourir est le pire service que l'on puisse rendre à une Cause. »²

Peut-il rester une part au mort ? Et de quelle nature serait-elle ? Prélevée sur la vie, sur la misère ou sur l'Histoire ? Et comment en délimiter les contours dans le récit ? Mohamed Moulessehoul, dans un style qui relève de la diatribe féroce, de l'humour grinçant et de la provocation insolente, va confier à son commissaire fétiche une enquête qui déroute, et fait dévier le texte. Personnage symbolique, le policier obstiné est la figure même de l'intégrité. Sa petitesse n'a d'égale que les forfanteries des uns, la corruption des autres, le cynisme de tous. Et curieusement, le désordre devient la rationalité absolue, une rationalité sans valeurs mais non sans buts. Il fallait un homme solitaire pour dénoncer les compromissions publiques, les tractations véreuses et les abus de pouvoir. Il fallait aussi une langue brutale, impertinente, pour faire face aux vulgarités de ceux qui devraient être les parangons de la vertu et les défenseurs de la morale, mais qui ne sont que les traîtres à leur propre existence. Car ceux qui se sont battus pour l'indépendance ne sont parfois, ne sont souvent, que des escrocs et des voleurs. Comment faire autrement que de répliquer avec violence et insolence. A celui qui réclame le respect, le commissaire Llob ne peut que rétorquer : *« La graisse de ta bedaine a envahi ton crâne. »³*

Et toutes les morts qui n'ont apparemment pas de liens entre elles ne sont que les pièces d'un même ensemble. Celui du déchirement des êtres, de la renonciation à leurs idéaux. C'est bien d'une enquête qu'il s'agit, puisqu'il faut à Brahim Llob, entrer dans les profondeurs du mensonge, retourner la terre pour y découvrir des charniers, s'enfoncer dans les ombres du passé. Il est nécessaire de proposer un onzième commandement, placé en exergue mais quasiment conclusif : *« Onzième commandement : Si les Dix commandements n'ont pas*

¹ Mouloud Mammeri, *préface aux chants berbères de Kabylie* de Jean Amrouche, L'Harmattan, Paris, 1988.

² Yasmina Khadra, *La part du mort*, folio Gallimard, 2004, Paris, p.333.

³ *Ibid*, p. 96.

*réussi à sauver ton âme, si tu persistes à n'avoir d'égards pour rien, dis-toi que tu ne vaux pas grand-chose. »*¹

Pour Khadra, L'Algérie a perdu son âme. Enfoncée dans les atrocités, elle préfère dépecer les cadavres que de sauver les vivants. A la légèreté apparente des propos et des prises de position du commissaire répondent les avanies d'une caste, celle des hommes de pouvoir et d'argent, celle de ceux qui exhibaient le socialisme pour mieux s'en échapper. Ce qui fait dire à Nedjma (au prénom évocateur), la maîtresse de Haj Thobane : « *Où voyez-vous le socialisme ? Dans cette demeure paradisiaque ?* »²

D'un côté les puissants qui ne doivent leur puissance qu'à leur bassesse. De l'autre les pions. Un inspecteur qui sert de bouc émissaire et que l'on accuse d'un meurtre qu'il n'a pas commis. Une secrétaire qui malgré sa jeunesse est déjà flétrie, un homme qui a perdu son nom, qui devient un SNP (sans nom patronymique) et dont l'amnésie sert les intérêts de ceux qui veulent détourner la mémoire. Il sera abattu et sa mort servira d'écran à d'autres morts plus macabres encore. Car c'est elle qui traverse et obsède le livre de Khadra. Cette mort héritée, échouée en partage. Cette mort qui ne cesse de surgir au détour des pages, des dialogues et des passions. Il ne s'agit pas uniquement de dénoncer les crimes commis par les colons, puis ceux des moujahidin et des combattants contre les harkis ou contre les membres d'une communauté qui freinent les ambitions. Il ne suffit pas de braquer les mots sur les tortures pratiquées dans les prisons et sur les détournements commis par tous ceux qui rêvent d'exercer le pouvoir. Mais bien de revenir, d'insister sur la présence de la mort, sur le refus de s'en éloigner :

*Pour comprendre ce qui se passe en Algérie, il faut se référer au tableau qui suit : dans l'Olympe désaffecté en hautes sphères, et en l'absence du bon Dieu, quatre démons essaient d'assurer l'intérim : Belzébuth, Lucifer, Méphisto et Satan. En bas, le peuple réduit à un vulgaire trafic d'influence, est en train de rendre l'âme, que chacune des entités démoniaques suscitées veut damner*³.

¹ *Ibid*, p.9.

² *Ibid*, p.349.

³ *Ibid*, p.357.

Est-on au cœur d'une tragédie sur fond de plaisanterie ? Ou bien la mort elle-même n'est-elle devenue qu'une farce, celle qui mime en son sein des morceaux d'incohérence et des fragments d'illusion ? Pour Khadra, il faut en rire, du rire amer de ce policier manipulé, dont l'intégrité est tellement évidente qu'elle peut être utilisée par ceux-là mêmes qu'il voudrait combattre. De témoins en témoins, de récits en récits se construit ou se déconstruit une vérité qui échappe d'autant plus qu'elle devient visible. Quand une universitaire et journaliste prend le masque de la révélation pour mieux se venger de la mort de ses parents. Quand un militant au surnom si chargé, « Che », est prêt à faire passer un assassinat pour un suicide. Mais peut-être qu'ici tous les suicides sont des assassinats et tous les assassinats des suicides. Cet homme qui se jette du troisième étage a-t-il choisi sa mort ? Cet ancien combattant tué par ceux qui ont décidé de l'empêcher de parler n'a-t-il pas compris ce qu'il risquait ? La mort est toujours liée au secret. C'est son statut : « *Qu'y avait-il dans le charnier, quel secret, quelle gloire ? Des gens avaient été exécutés. Sans procès. Pareils à du bétail contaminé. J'ai voulu savoir si l'endroit leur convenait ou s'ils y étaient à l'étroit.* »¹

Etrange interrogation qui prouve que derrière les morts inexplicables il y a l'inexplicable de la mort. Chaque personnage n'est que l'ombre d'un écho qui résonne en faux. Finalement le piège dans lequel tombe le commissaire Llob n'est que celui qu'il s'est tendu quand il a compris qu'il lui faudrait ne pas trouver de réponse à la question. Et celui qui se nomme le sphinx, grand décideur des investigations, celui que le policier ne peut pas atteindre, ne donnera pas d'explication. Ici la question n'est que celle de la soumission.

Jamais peut-être écriture ne fut plus littérale, que celle qui cherche la distance dans l'humour ? Etrangement, les romans policiers de Khadra projettent la mort dans une lumière plus crue, moins émotive que dans d'autres livres. Et le piège qui devait être celui de l'intrigue renvoie finalement à la seule énigme du roman : « *Qui a changé depuis le meurtre originel, qui s'est assagi depuis le déluge de Noé ?* »²

Le vrai scandale (au sens étymologique : ce qui fait trébucher) du livre tient peut-être moins à la dénonciation de la folie de ceux qui ont

¹ *Ibid*, p.403.

² *Ibid*, p.429.

voulu jouer les tragédiens, qui ont laissé libre cours à leurs désirs meurtriers, qu'au souci de proposer des contextes historiques, d'exposer des pulsions humaines ou de mettre en scène des machinations mesquines pour mieux les utiliser comme bouclier afin d'affronter une interrogation absolue.

2- Aziz Chouaki : L'étoile d'Alger

Comme dans *L'enfant fou de l'arbre creux* de Boualem Sansal, le livre de Chouaki se terminera par une évocation de la prison de Lambèze. La prison des hommes perdus. D'où pourtant s'échappera l'émir Nour en compagnie de Gabès. :

Juste avant l'assaut, l'émir Nour et Gabès se sont rués vers la salle de garde, les clefs des geôles. Dans les mains de l'émir, une kalachnikov qu'un frère lui a lancée au passage. La salle de garde, une dizaine de soldats, des jeunes appelés jouant aux cartes. Au nom de Dieu, l'émir a vidé sa kalachnikov sur eux en visant à la tête. Gabès a achevé les blessés au couteau¹.

Nour, la lumière. Nour la cause. Nour le dépossédé, privé de nom ou à la recherche d'un pseudonyme qui le serve. Car il lui faut réussir. Quand il s'appelait Méziane Boudjiri, il était connu de tous et de personne. Pour devenir une star, une vedette de la chanson il lui faut désormais s'appeler Moussa Massy, puis Massy tout court. Aziz Chouaki construit un personnage déclassé, une figure de la frustration. Quelle disproportion entre le rêve d'un jeune homme qui veut faire de la musique et la folie meurtrière des extrémistes religieux. D'un côté la déchéance d'un auteur à peine effleuré, bientôt nié, de l'autre la montée du FIS, le succès aux élections. Deux parcours qui dépendent l'un de l'autre. Si le style de Chouaki est proche du langage parlé, des expressions non pas populaires mais reconnues comme à la mode, si les descriptions ressemblent à des didascalies, c'est pour mieux théâtraliser le drame qui fait de la déperdition du vital la source du meurtre. Il faut briser la vitre qui sépare du réel, de celui des autres, qui peuvent partir en France ou vivre ailleurs, qui peuvent garder la femme qu'ils aiment et construire leur vie. Moussa est une étoile brisée, un éclat d'histoire. Entre la misère qui l'oblige à multiplier les combines, le refus de la famille de Fatiha à qui il demande sa main, l'escroquerie des producteurs. Entre le manque d'espace et les

¹ Aziz Chouaki, *L'Étoile d'Alger*, Editions Balland, Paris, 2002, p.190.

injonctions familiales. Alors Moussa est l'image d'une perte, d'une chute qui s'accélère au fil du récit.

Quelques mois plus tard, en février, c'est la chute suave. Tous les soirs, zombretto, 6.15, shit. Moussa ricane souvent tout seul, derrière les poubelles.

Les yeux dans la mer, la baie illuminée, il bricole un cœur en fil de fer et le jette du haut de la colline d'ordures¹.

La mort, ici, sera celle que le musicien raté va donner. Rancœur et violence. Vengeance sans portée. Ni véritable dimension politique, ni révolte enflammée. Rien que le rien d'une vie sans rime. Si Khadra avait utilisé le langage de la dérision, Chouaki lui préfère celui de la surface, celui d'une inculture généralisée. Ce n'est pas que les références manquent, bien au contraire. C'est qu'elles n'ont pas de place, qu'elles sont juste séparées dans un excès de proximité.

Comment devient-on un assassin ? Au nom de Dieu, peut-être. En l'absence de son nom propre, plus sûrement. Texte de l'inversion des propos et des projets *L'étoile d'Alger* ne propose finalement pas d'interprétations véritables. Ce trajet littéraire aurait pu être dévié. La mort ici est théorisée, dans un après-coup, une réflexion qui donne à penser mais qui n'explique rien. Le parcours qui va de la misère à la déception, de la déception à la colère, puis de la colère au meurtre ne se suffit pas. A la linéarité de l'exposé contrevient la violence des solutions. Énumération des morts et des horreurs. Quand celui qui est perdu organise le crime. En abstraction de l'acte. Ne comprenant rien d'autre que son élan immédiat. La mort ici est désirée mais dérivée : « *Premières exécutions d'intellectuels, d'écrivains, de journalistes. Tahar Djaout, Laâdi Flici, Boukhobza, le professeur Bousebci, et beaucoup d'autres, égorgés, tués par balles. La liste s'allonge de jour en jour, femmes, enfants, procureurs, simples citoyens.* »²

Nouvelle litanie, nouvelle accumulation, qui efface le nom des premiers par l'anonymat des suivants, qui retrace une hiérarchie des hommes, puis des meurtres pour sombrer dans la fuite. La mort se donne, la mort se délègue. Mais la parole en est toujours absente.

¹ *Ibid*, p.150

² *Ibid*, p.187

3- Boualem Sansal : Dis-moi le paradis

*Hier le Mcif, aujourd'hui la Kabylie, mais pas seulement. Le régime a mille fers au feu, il martyrise qui il veut. Ici un village, là un douar, un lieu-dit, ailleurs un quartier d'une ville, une famille, un nom, qu'il maintient sous l'éteignoir, jusqu'à ce que mort s'ensuive*¹

Vaste périple *Dis-moi le paradis* est un récit burlesque, qui joue de la métaphore comme on joue du fusil. D'Alger à Msila, de Msila au Mcif, les personnages du roman de Sansal ressemblent à une troupe de théâtre, mais d'un théâtre délirant, profondément fou, quand la folie est le seul mode d'écriture des tragédies et des drames, qu'elle devient la parole cohérente dans un monde qui ne l'est plus. Découverts dans une cour des miracles, les membres de cette expédition contre le choléra affrontent l'histoire de l'Algérie, les mensonges qui ont permis à Boumediene de soumettre les tribus du Mcif, et au-delà tout un pays : « *Boumediene était au faite de sa mégalomanie. Tout le pouvoir lui appartenait, plus la vie des gens.* »²

La mort des individus s'inscrit dans la mort collective. Si Tarik le docteur entreprend avec ses deux cousines Farida et Romya ce voyage vers son village natal c'est parce que la mère de celles-ci est train de mourir. Et comme le temps est ici détraqué, que les horloges n'indiquent plus l'heure exacte et que la compagnie aérienne nationale ne connaît que ses propres lois, les deux femmes arriveront trop tard. Leur mère est déjà morte et enterrée. La mort est déjà passée, elle a subtilisé les corps au regard. Mais pour mieux exposer d'autres cadavres, frappés par la maladie, dans une épidémie qui symbolise la déliquescence du pays, déchiré par les guerres civiles, marqué par les appels aux crimes de certains religieux, dépouillé par les vols et la corruption. Quand le directeur de l'hôpital est plus intéressé par son apparence physique que par son métier et qu'il accepte les dons qu'on lui fait : « C'est rien, des babioles, des cadeaux, vous savez comme sont les fournisseurs. »³. Quand les sous-préfets ne sont là que pour affirmer leur mépris : « *Le sous-préfet nous reçut comme des plénipotentiaires d'une puissance étrangère ennemie.* » (p139).

¹ Boualem Sansal, *Dis-moi le paradis*, Gallimard, Paris, 2003, p.260.

² *Ibid*, p.291

³ *Ibid*, p.123

Alors il faut un gnome qui a percé les mystères et les secrets de la sorcellerie, des femmes qui ont vécu en France et en Suède, des médecins désillusionnés, un enfant fou et bien d'autres marginaux encore pour combattre la maladie qui ne cesse de progresser : « *Le choléra a flambé. Ce que nous appréhendions depuis sept jours arriva le huitième, en une nuit nous basculâmes dans l'horreur.* »¹

Et la seule ambulance dont dispose l'hôpital est en fait un corbillard. Comme les habitants du Mcif ont été oubliés, rayés de l'histoire, les Algériens sont abandonnés à la mort. A la mort de l'âme. Qu'il faudrait prendre avec flegme : « *Quand verrons-nous clair dans ce bordel ? Ce qui se passe au Mcif, est-ce si original ? un génocide de plus, une vendetta d'État contre une tribu rebelle, rien de nouveau sous le soleil. Alors pourquoi se mettre dans un tel état ?* »²

Certains ont vu leurs parents se faire égorger dans la rue, d'autres ont préféré se suicider plutôt que d'être arrêtés pour la simple raison qu'ils ont écouté de la poésie, d'autres encore ont été torturés et abattus. Mais tous ont été livrés à ce jeu macabre de l'oubli et de l'exil. Courir pour tenter de soigner, boire le vendredi pour apprendre à devenir amnésique, se retrouver au Bar des amis, enfin et surtout écrire. Si la structure du roman est décousue, si le pacte qui consistait à alterner les chapitres (un pour l'écrivain, un pour le Doc) n'est pas respecté, si le « je » finit par ne plus désigner un personnage précis, si un Bantounais traverse le récit, c'est que l'Algérie est un gigantesque capharnaüm. La mort y a la partie belle. Elle n'a qu'à se servir. Elle apparaît comme anonyme, déréalisée. La peste pour Camus, le choléra pour Sansal. Où se trouve le foyer de l'épidémie ? Pourquoi faut-il aller de plus en plus loin dans la solitude ? Aux apparences de la tragédie correspond en fait la désignation des coupables, ceux qui n'ont pas l'envergure des Dieux mais la vénalité des cupides. La mort qui envahit l'espace ne s'est pas abattue par hasard sur Msila et le Mcif. Elle est un fruit qui a poussé sur l'arbre de la trahison des idéaux et du mensonge. Comme ce secret de famille qui n'en est pas vraiment un mais que l'on continue à présenter comme tel : « *Mon Dieu, écrirai-je cela ? Suis-je dingue ? C'est un secret de famille, la chose est sacrée [...] la vérité se tient mieux dans le silence.* »³

¹ *Ibid*, p.191

² *Ibid*, p.190

³ *Ibid*, p.96.

Ainsi en est-il de cette petite fille assassinée à l'âge de deux mois par l'enfant infirme et sadique, ce fils adopté, tant espéré et recueilli à la mosquée. Ne pas savoir que l'on sait, pour laisser les crimes se dérouler dans le silence. Vouloir être aveugle, muet et sourd. Mais Boualem Sansal confie à ses personnages le soin d'écrire la résistance aux serments des barbares.

4- Amin Zaoui : Sommeil du mimosa

« J'ai lu dans un livre de théologie islamique qu'une femme ne trouvant pas son paradis dans le lit de son époux est autorisée selon la Charia de Dieu à le tuer et à manger son foie cru pour pouvoir ensuite, récupérer et racheter ses nuits glaciales. »¹

Lorsqu'un directeur du service communal des funérailles déclare « qu'après Dieu, je suis l'homme le plus proche des morts »(27), il décide d'occuper une place bien singulière, dans une affirmation insolente et provocatrice. Entre la vie et la mort, dans une conscience inaccessible aux autres hommes. Loin de la religion qui l'effraie et qui lui fait boire du vin le vendredi. Et celui qui se demande pourquoi le bureau des directeurs ressemble à une tombe est aussi celui qui tient la liste des morts ! Il ne suffit plus ici d'enquêter, ou d'accuser, mais de prendre en charge les enterrements. Dans un renversement des valeurs qui fait du sacré un ensemble de règles inacceptables et de la transgression des interdits un juste retour à la vérité des choses et des êtres, une libération des fantasmes qui donnent sens à la vie et reconnaît aux désirs le pouvoir de la spiritualité. Quand la secrétaire déclare : *« Je suis née le jour du déclenchement de la révolution algérienne contre l'occupation française, mon père est un martyr, ma mère est encore en vie, elle encaisse une bourse mensuelle de quatre cent cinquante-neuf dinars, une juste valeur du sang de mon père. »²*, le haut fonctionnaire ne peut que penser « J'aime écouter les cochonneries » (p.32). Le sang n'a pas d'autre valeur que d'avoir conduit à la disparition de la vie et tous les grands principes du sacrifice et de la morale ne sont là que pour masquer les horreurs qu'ils rendent invisibles mais qu'ils ont produites. Mehdi, que beaucoup appellent Mohamed, a quarante ans, l'âge de la révélation. Mais la sienne ne conduit pas à écrire des sourates et à prononcer des sentences. Lui veut proclamer son amour du vin, des femmes et de la

¹ Amin Zaoui, *Sommeil du mimosa*, Le Serpent à plumes, Paris, 1999, p.18.

² *Ibid*, p.32.

poésie. Il y aurait deux sortes de morts. Celles qui sont données par les contempteurs et les hypocrites. Une mort violente, qui vient nourrir la liste : « *Horreur dans ma tête : des listes, des noms, des inconnus, des enfants, des hommes, des cadavres... des corps sans tête et des têtes sans corps.* »¹, et de l'autre une mort par excès, obtenue aux confins du plaisir. Une mort qui frappe celui qui ne veut pas penser à elle, être dans la paralysie de l'attente, mais qui préfère penser que « comme le voyageur, le loup meurt dans sa peau. » (p41). C'est pour cela qu'il faut aimer l'histoire de cette femme tuée par un âne : « *elle est venue avec cet âne et lui a fait subir un entraînement tel qu'il s'est mis à la monter deux ou trois par jour* »².

Emportée par son plaisir elle a oublié de planter l'aiguille dans le sexe de l'âne pour éviter qu'il ne la blesse. Morte d'avoir joui de la vie.

Alors celui qui aime les livres, qui lit Khalil Jabran mais aussi le Coran, les poètes soufis et les romans européens ne peut s'empêcher d'être séduit par ces femmes qui veulent vivre leur passion. Racha et sa tortue, Racha qui laisse celle-ci caresser les parties de son corps les plus intimes ; Zouleika, la femme de Putiphar qui se jette sur l'homme qui l'attire et l'attise. Comment ne pas préférer le feu et l'ivresse plutôt que le refoulement, celui qui nie la vérité des corps, interdit de se regarder dans le miroir et conduit à l'énoncé de ses assemblages morbides : « *Cinq décès dus au diabète, quinze morts d'accidents de la route, dix sept jeunes appelés du service national, tous égorgés à l'arme blanche.* »³

L'homme qui dirige le service des funérailles invitera le responsable régional des morgues, ainsi que le gardien des cimetières. D'une histoire à l'autre ils livreront les dessous et les tabous de l'érotisme et de la sensualité. De cette femme qui fait garder la tombe de son mari par des aveugles. Mais l'un d'eux s'endort le sexe érigé. Elle se servira de lui pour satisfaire ses envies.

Face à la férocité des assassins qui font régner la terreur à Oran et ailleurs, qui cultivent le meurtre comme on cultive une perversion,

¹ *Ibid*, p.39.

² *Ibid*, p.19

³ *Ibid.*, p.45.

Zaoui écrit la beauté d'une mort quand elle vient couronner le goût pour la musique, le cinéma, la liberté sexuelle et culturelle.

Conclusion

Certaines morts peuvent cacher la mort. Dans la violence meurtrière que connaît l'Algérie, les romanciers prennent en charge le récit de cette confiscation. A ceux dont on vole la vie, il faut rendre la dignité. Mais leurs écrits ne sont pas engagés au sens premier du terme. Bien au contraire, ils placent au cœur de la littérature son objet même : la singularité du style et de l'expression. Qu'il s'agisse de l'enquête du commissaire Llob, de la vie de ce chanteur raté qui devient un extrémiste religieux, de ce médecin qui combat le choléra ou de ce directeur du service des funérailles, le même thème est traité par chacun mais de manière différente. La colonisation, la guerre d'indépendance puis la longue dérive des pouvoirs corrompus sont présents dans tous les livres cités. Mais les auteurs en font un matériau personnel. Chez Khadra la mort est affrontée par l'humour et l'obstination de l'intégrité ; chez Chouaki elle est le produit d'un renversement provoqué par le mépris et la misère ; chez Sansal, elle prend la forme d'une épidémie qui tient lieu de métaphore débordante et de folie langagière ; chez Zaoui enfin elle est rendue à elle-même dans un chant poétique qui fait résonner les contes orientaux et les pulsions de la vie, dans une sauvagerie revendiquée que rien ne réussit à dompter.

Jean-Christophe Delmeule

Université Charles de Gaulle

Lille 3, France